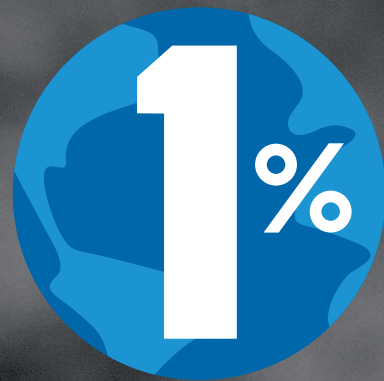




FOR THE PLANETSM

Avec mes films et ma Fondation,
je veux sensibiliser le plus
grand nombre aux problèmes
environnementaux et proposer
des solutions qui seront
bénéfiques aux plus démunis.
Partager et s'engager sont à
mon sens des évidences.

—**Yann Arthus-Bertrand**

Président de la Fondation
GoodPlanet et ambassadeur 1%

FONDATION
GOODPLANET

© Erwan Sourget

+1 Yann Arthus Bertrand soutient 1% for the Planet, réseau d'entreprises philanthropes
consacrant 1% de leur chiffre d'affaires à des associations environnementales.
www.onepercentfortheplanet.org

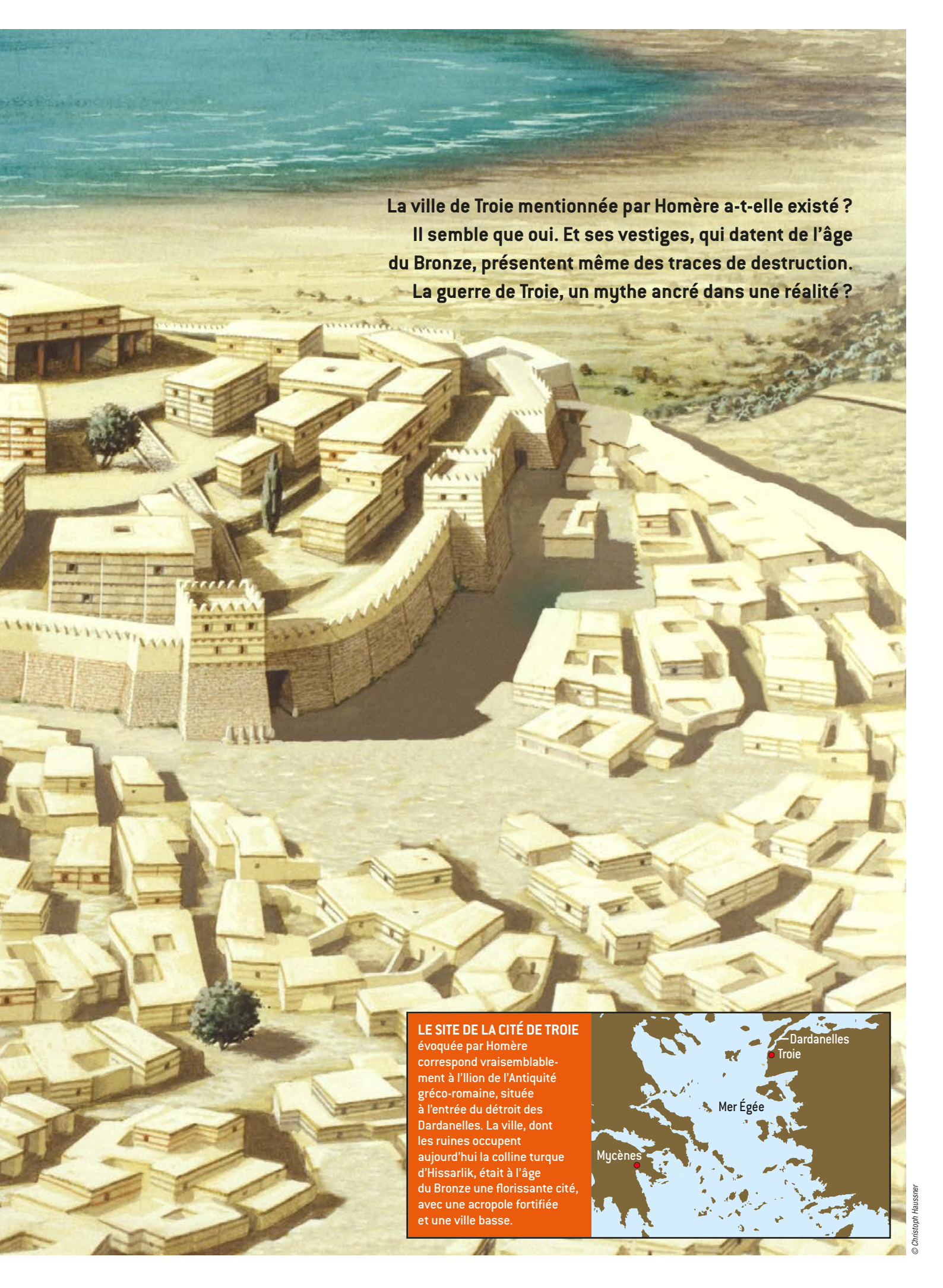


La guerre de Troie a bien un lieu

Ernst Pernicka, Peter Jablonka et Magda Pieniążek

L'ESSENTIEL

- Durant l'Antiquité gréco-romaine, la ville d'Ilion passait pour avoir été la Troie homérique.
- Les archéologues confirment qu'une florissante cité de l'âge du Bronze a précédé l'Ilion gréco-romaine.
- Deux périodes de cette cité, notées Troie VI (vers – 1300) et Troie VIIa (vers – 1200), pourraient correspondre à celle de la guerre de Troie de *L'Illiade*.
- Même si la réalité de la guerre de Troie n'est pas établie, cette ville a été souvent menacée.



**La ville de Troie mentionnée par Homère a-t-elle existé ?
Il semble que oui. Et ses vestiges, qui datent de l'âge
du Bronze, présentent même des traces de destruction.
La guerre de Troie, un mythe ancré dans une réalité ?**

LE SITE DE LA CITÉ DE TROIE

évoquée par Homère correspond vraisemblablement à l'Ilion de l'Antiquité gréco-romaine, située à l'entrée du détroit des Dardanelles. La ville, dont les ruines occupent aujourd'hui la colline turque d'Hissarlik, était à l'âge du Bronze une florissante cité, avec une acropole fortifiée et une ville basse.



La guerre de Troie a-t-elle eu lieu ? Oui, si l'on accorde foi au « poème d'Iliou », c'est-à-dire à *L'Illiade*, une œuvre attribuée à Homère, dont l'existence n'est même pas certaine. Ce qui est sûr, c'est que pour les Grecs de l'époque classique, aux V^e et IV^e siècles avant notre ère, et pour les Romains, *L'Illiade* et *L'Odyssée* n'étaient pas des fictions. Pour eux, l'assaut des Achéens sur la ville de Troie était un événement bien réel, qui avait marqué son époque.

Mais de quelle époque s'agirait-il ? Homère est réputé avoir vécu à la fin du VIII^e siècle avant notre ère. Or la langue grecque qu'il emploie est déjà archaïque pour ces temps-là. Le récit homérique, s'il en est un, aurait ainsi été élaboré au cours des siècles obscurs qui ont suivi la guerre de Troie. Et si cet événement est réel, il s'est déroulé bien avant, à l'âge du Bronze grec, à une époque où les grands empires hittite et égyptien existaient encore et où la culture mycénienne était à son apogée.

Premières fouilles en 1870

Pour autant, le texte d'Homère invite à l'enquête archéologique. Celle-ci fut lancée en 1870 par Heinrich Schliemann. Cet aventurier allemand avait entrepris de prouver le récit homérique en fouillant une colline formée par l'accumulation de couches archéologiques – ce que l'on nomme un tell. Nommée Hissarlik, cette colline se trouve à l'entrée du détroit des Dardanelles, dans la province turque de Çanakkale. Elle lui avait été indiquée par Frank Calvert, un Britannique vivant dans la région.

Depuis les découvertes initiales de Schliemann, les projets internationaux se succèdent à Hissarlik. C'est aujourd'hui une équipe de l'université de Tübingen qui y mène les fouilles internationales, sous la direction d'Ernst Pernicka (l'un des auteurs de cet article). Les découvertes de ces campagnes de fouilles complètent le dossier ouvert par Schliemann. Notamment, elles confirment que la cité sise à Hissarlik était bien la capitale de la Troade, région située à l'entrée du détroit des Dardanelles, depuis les débuts de l'âge du Bronze. Et elles montrent que cette cité souvent florissante a subi à plusieurs reprises des assauts guerriers, dont elle ne s'est remise que difficilement.

Si elle a eu lieu, la guerre de Troie remonte à un passé lointain. Schliemann a donc supposé que ses traces étaient profondément enfouies dans Hissarlik. C'est pourquoi il a fait creuser par des centaines d'ouvriers une tranchée large de 20 mètres à travers la colline. Troie I, la plus ancienne strate archéologique, est posée sur le socle rocheux. Elle ne contenait que les restes d'un modeste village, qui aurait été occupé vers 3000 avant notre ère. Troie II, juste au-dessus de Troie I, contenait les murs d'une fortification détruite par un incendie et de spectaculaires objets d'or, que Schliemann nomma le « trésor de Priam », Priam étant le roi de Troie dans le récit homérique. L'aventurier-archéologue s'est alors cru parvenu au but, mais nous savons aujourd'hui que ce trésor est antérieur d'environ un millénaire à la possible Troie d'Homère.

Schliemann a sans doute pris conscience de son erreur après avoir aussi fouillé la ville de Mycènes, résidence d'Agamemnon, le roi des Achéens selon Homère. Schliemann a dû se rendre compte que les objets qu'il y a découverts diffèrent nettement de ceux de Troie II, de sorte qu'ils ne peuvent être de la même époque qu'eux.

Après son retour à Hissarlik, Schliemann découvrit en revanche de la céramique mycénienne dans la strate Troie VI, qui recouvre la période allant de 1750 à 1300 avant notre ère. C'est pourquoi son collaborateur puis successeur Wilhelm Dörpfeld estima que la guerre de Troie n'avait pu que s'inscrire dans la strate Troie VI. Pour sa

LES AUTEURS



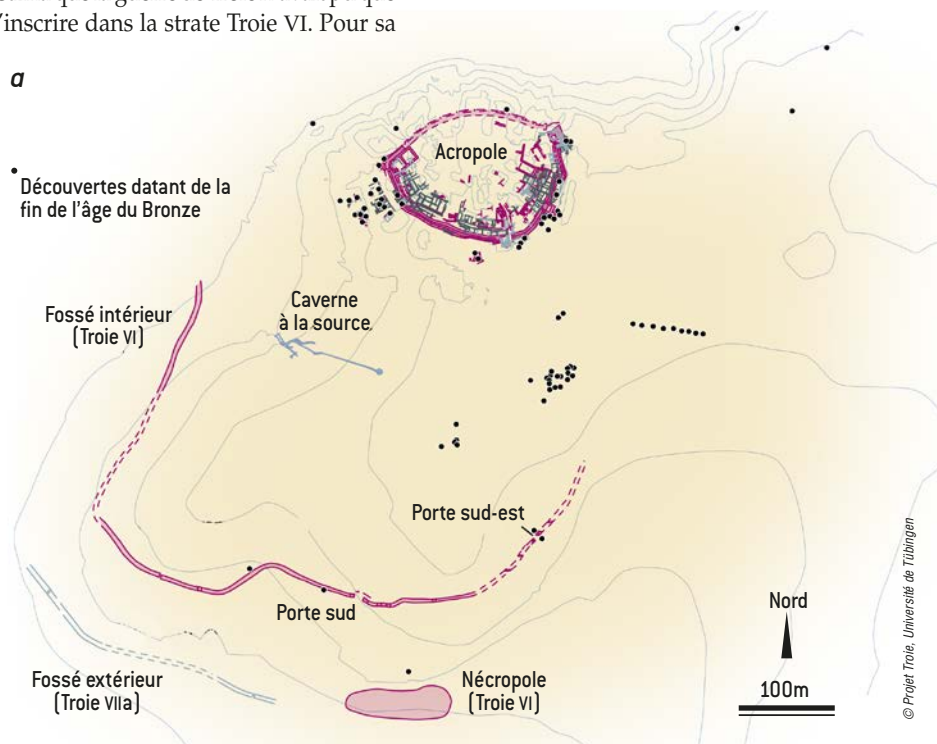
Ernst PERNICKA, archéomètre à l'université de Heidelberg, a dirigé les fouilles de Troie entre 2006 et 2013.



Peter JABLONKA, archéologue à l'université de Tübingen, participe aux fouilles de Troie depuis 1987.



Magda PIENIAZEK, archéologue à l'université de Tübingen, participe aux fouilles de Troie depuis 1999.



part, Carl Blegen, un archéologue américain qui fouilla Hissarlik dans les années 1930, crut identifier les restes de la forteresse du roi Priam dans l'horizon temporel juste supérieur : Troie VIIa, une strate qui couvre les années allant de 1300 à 1200 avant notre ère. Qu'en est-il vraiment ? Afin de comparer ces deux hypothèses, il nous faut maintenant reprendre patiemment les faits les uns après les autres.

Pour commencer, le récit homérique ne peut laisser indifférent quiconque fouille à Hissarlik, car il reconnaîtra immédiatement le paysage décrit par le poète avec ses fleuves, ses collines et ses îles en avant de la côte. Quelques détails du récit diffèrent bien de la réalité visible autour d'Hissarlik, mais, comme l'écrivit Schliemann : « Homère étant un écrivain et non un historien, ses exagérations doivent être excusées. » Aussi critiques soient-ils, tous les archéologues qui lui ont succédé parviennent à la même conclusion : Hissarlik correspond à la description du cadre de la guerre de Troie. Il n'y a donc aucune raison de chercher ailleurs la ville de Priam.

Il y eut pourtant des tentatives en ce sens dès l'Antiquité, mais on peut les attribuer au patriotisme d'autres cités. Ainsi, le géographe Strabon (environ – 63 à 23) écrivit que la ville grecque nommée Ilion et se trouvant à l'entrée des Dardanelles ne correspondait pas à l'Ilion d'Homère (rappelons que dans le récit d'Homère, les noms Ilion et Troie sont synonymes). L'ancienne capitale des habitants de la région

– les Iliens – se trouvait selon lui plus à l'intérieur des terres. Il citait à l'appui de ses affirmations celles de l'érudite Hestaia, d'après qui la plaine située en avant de l'Ilion de l'âge classique n'était apparue qu'après la guerre de Troie. Les armées grecque et troyenne ne pouvaient donc pas y avoir combattu. Les études géologiques les plus récentes confirment le remplissage progressif de la baie, mais n'excluent pas qu'il ait déjà existé un espace suffisant face à Hissarlik à l'âge du Bronze. Or Hestaia était originaire d'une ville concurrente de l'Ilion grecque...

Wilusa, la Troie hittite ?

Afin d'être absolument sûr du lien entre Troie et Hissarlik, il faudrait découvrir dans ce tell une tablette d'argile datant de l'âge du Bronze et portant le nom de l'endroit. C'est malheureusement peu probable, dans la mesure où aucune découverte de ce genre ne s'est produite dans toute l'Anatolie occidentale. On peut se demander pourquoi. N'y avait-il aucune administration utilisant l'écrit dans cette région ? Difficile de savoir. Il est possible que les scribes aient travaillé sur des supports périssables. Dans l'épave d'Uluburun, datant de l'âge du Bronze et exceptionnellement bien préservée sous la boue marine, les archéologues ont retrouvé un exemple d'un tel support : une tablette de bois recouverte de cire.

Le seul artefact inscrit jamais découvert à Troie est un sceau de métal portant

des hiéroglyphes de l'une des langues pratiquées au sein de l'empire hittite : le louvite. Ces hiéroglyphes forment le nom d'une femme et celui d'un scribe (*voir la photographie ci-dessous*). Cet objet est tellement usé qu'il pourrait être antérieur à la strate Troie VIIb dans laquelle il a été découvert et qui couvre les années allant d'environ 1200 à 1050. Vers le XIII^e siècle avant notre ère, les sceaux de ce genre étaient employés dans tout l'empire Hittite, où le louvite était alors très répandu. Les archéologues en ont découvert jusqu'en Grèce, de sorte que sa présence à Hissarlik ne prouve guère un contact entre les Hittites et la ville, ni que l'on y parlait le louvite.

Afin de compenser le manque d'archives écrites à Hissarlik, les chercheurs se sont tournés vers celles de Hattusa, la capitale hittite. On a en effet remarqué depuis longtemps que certains toponymes et noms de personnes mentionnés dans les textes cunéiformes de ces archives ressemblent à ceux cités par Homère. Ainsi, Taruissa rappelle Troie, Wilus(ij) a rappelle (w)Ilios c'est-à-dire Ilion, le nom d'empire Ahhiyawa rappelle celui des Achéens du mythe (des variantes de lecture sont notées entre parenthèses). Les spécialistes des Hittites sont malheureusement incapables de situer ces toponymes, à l'exception de Wilusa, que plusieurs placent dans le nord-ouest de l'Asie mineure. Il est ainsi plausible que ce nom désigne Troie, même si cette identification n'est pas prouvée.



LA CARTE ARCHÉOLOGIQUE d'Hissarlik (a) révèle les fossés défensifs successifs de la basse ville au cours des périodes Troie VI (en rouge) et Troie VIIa (en bleu) ; diverses structures de l'âge du Bronze,

telle l'acropole, la Maison de la terrasse, la Caverne à la source ou encore une nécropole sont aussi indiquées. Un tronçon du premier fossé défensif est visible sous les murs d'époque gréco-romaine sur lesquels se tient cet archéologue (b). Un sceau (c) portant des hiéroglyphes louvites (ci-dessus) a été découvert dans la strate Troie VIIb. Il constitue à ce stade la seule inscription jamais découverte à Troie. Cette inscription consiste en deux noms, celui d'un scribe et celui d'une femme.

Les textes hittites montrent que Wilusa était une cité indépendante, mais incluse dans la sphère d'influence hittite. Vers 1400, la cité s'était associée sans succès à un mouvement de révolte. Dans les années 1300, Wilusa et toute la côte occidentale de l'Asie mineure ont subi les attaques incessantes d'un certain Piyama-Radu. Ce guerrier était membre de la dynastie du royaume d'Arzawa et un allié du roi d'Ahhiyawa. Pour se protéger, Alaksandu, le souverain de Wilusa, passa avec le roi hittite Muwatalli II un contrat qui lui coûta une partie de son autonomie : Wilusa devint un État vassal de l'empire hittite, qui ne pouvait donc plus avoir de politique étrangère indépendante.

Manifestement, Piyama-Radu ne se laissa guère impressionner par cette alliance, ce que trahit de façon indirecte une lettre : vers 1250, le roi hittite Hattusili III écrivit au roi d'Ahhiyawa qu'en ce qui concernait Wilusa, « on était désormais d'accord ». Il lui demandait de bien vouloir le faire savoir à Piyama-Radu. Une cinquantaine d'années plus tard, le lieu apparaît une dernière fois dans la correspondance impériale hittite : Walmu, le roi de Wilusa, venait d'être destitué, de sorte que l'empereur hittite essayait de le remettre sur le trône. Peu après, la capitale hittite Hattusa elle-même sombra et avec elle ses échanges diplomatiques.

L'étude des autres cultures de l'âge du Bronze pratiquant l'écriture ne nous mène guère plus loin. Certes, on découvre aussi des noms de lieux ou de personnes dans les documents rédigés en linéaire B de la Grèce mycénienne ainsi que dans les textes égyptiens, et certains ressemblent à ceux qui sont évoqués dans les mythes homériques. Toutefois, ces écrits ne prouvent pas l'existence de ces endroits ou de ces

Les strates du site d'Hissarlik

Les fouilles de ce site, que l'on identifie avec Troie, ont révélé plusieurs couches d'occupation, notées de la plus ancienne à la plus récente.

Troie I : d'environ 3200 à 2500 avant notre ère

Troie II : de 2500 à 2200

Troie III : de 2200 à 2000

Troie IV : de 2000 à 1900

Troie V : de 1900 à 1750

Troie VI : de 1750 à 1300

Troie VII : de 1300 à 1050

VIIa : de 1300 à 1200

VIIb1 : de 1200 à 1150

VIIb2 : de 1150 à 1050

CE VASE MYCÉNIEN a été mis au jour dans la Maison de la terrasse (voir l'illustration page suivante). Il prouve l'existence de relations commerciales entre la cité découverte à Hissarlik et la Grèce mycénienne, vers 1300 avant notre ère.

personnes pendant l'âge du Bronze. Un certain Achille apparaît ainsi dans les textes en linéaire B, mais il s'agit d'un berger et non du héros légendaire.

Qui plus est, les particularités des divers systèmes d'écriture compliquent la mise en équivalence d'un même nom entre un système et un autre : l'égyptien ne comportait que des consonnes, tandis que le mycénien (noté en linéaire B), le hittite (noté en cunéiforme) et le louvite (noté en hiéroglyphes) étaient des langues consonantiques. Les mêmes termes ne se prononçaient donc pas forcément de la même façon dans ces différentes langues.

Quant aux fouilles, elles aussi ne livrent hélas que des indices. Ceux-ci racontent l'histoire passionnante d'une région qui cherchait à survivre malgré les pressions des grandes puissances voisines. Cependant, les dernières recherches prouvent un point essentiel : la capitale de la région pendant l'Antiquité, l'Ilion gréco-romaine, est bien la continuation de la capitale régionale depuis les débuts de l'âge du Bronze. On peut donc exclure qu'une cité d'importance comparable – une autre Troie possible – ait existé dans le voisinage.

Troie VI, ville fortifiée et opulente

Un autre fait va dans le sens de faire d'Ilion la Troie homérique : la cité craignait les attaques. Depuis 1600 environ, donc environ un millénaire après la première occupation, Troie VI a entouré de remparts son acropole. Les tailleurs de pierre qui ont édifié ces murs ont si bien travaillé qu'aujourd'hui encore ils se dressent sur 6 à 7 mètres de haut. L'opulence de Troie VI se lit aussi à l'intérieur de l'acropole : les rangées de cases de l'époque précédente sont remplacées par de grands bâtiments indépendants assis sur de puissantes fondations de blocs taillés. Certains faisaient 20 mètres de long et comportaient plusieurs étages. Il s'agit manifestement des maisons de l'élite sociale de la ville.

Autre signe qui ne trompe pas : le terrain enclos par les fortifications avait été nivelé. Cet énorme travail ne peut être que le fait d'une autorité assez puissante pour obtenir la considérable main-d'œuvre nécessaire. Malheureusement, la strate supérieure de ce terrassement est détruite ou a disparu au cours des fouilles de Schliemann. Il est aussi possible qu'elle ait été retirée durant





LA MAISON DE LA TERRASSE

(à gauche et ci-dessus sa reconstruction) prouve la présence d'habitants aisés dans la basse ville de la période Troie VII (1300 à 1050 avant notre ère). Édifiée non loin de la muraille de l'acropole, elle comportait plusieurs pièces, dont une grande entrée, une pièce donnant sur plusieurs pièces attenantes et un sanctuaire domestique sur l'arrière.

l'Antiquité, lorsque l'acropole de Troie fut transformée en un sanctuaire à Athéna. Les rampes et routes qui subsistent prouvent toutefois que des bâtiments importants se trouvaient au centre de la forteresse.

Une basse ville flanquait l'acropole de Troie VI. Très dense près des remparts, elle le devenait progressivement moins au-delà de 200 mètres des murailles, où de vastes espaces séparaient maisons et ateliers. Un fossé défensif creusé dans le roc découvert en 1988 délimite le périmètre de la basse ville. Large de 4 mètres et profond de 2, il a disparu par endroits pendant l'Antiquité. Même si pour le moment les recherches n'ont pas révélé où il se terminait, il est clair qu'il mesurait plus de 1 kilomètre de long. Après 1500 avant notre ère, il protégeait une ville basse étendue sur 20 à 30 hectares.

On peut supposer qu'en retrait de ce fossé s'élevait un rempart édifié avec les matériaux déblayés. Une palissade le renforçait sans doute. Des trous ont été mis en évidence dans certaines des parties fouillées, où, peut-on supposer, étaient ancrées les bases d'un portail de bois. Trois portes de la ville ont pu être mises en évidence par des interruptions du fossé.

Les habitants de Troie VI avaient aussi fait de grands efforts pour alimenter en eau tant la citadelle que la ville basse. Plusieurs puits ont été creusés dans l'acropole jusqu'à la nappe phréatique. L'un d'eux était protégé par le « bastion nord-est » de la muraille. Dans la ville basse, un système de galeries donnait accès à une source située dans une grotte : la « caverne à la source »

(voir le plan page 24). La source en question devait être à l'origine un filet d'eau sortant de la roche, que l'on aura remonté en creusant la roche toujours plus loin.

Dans une nécropole découverte hors de la ville, les archéologues ont trouvé de la céramique importée depuis la Grèce mycénienne (voir la photographie page précédente). Deux urnes contenaient même du verre, de la faïence, des objets en ivoire et des perles d'or et de coralline : manifestement, les défunts de Troie VI avaient un bon niveau de vie ! Des biens d'importation de même type se retrouvent sous la forme de fragments dans l'acropole à l'époque finale de Troie VI. On y a aussi trouvé des coupes à base d'œuf d'autruche et des poignées d'épée en pierre. Autant de découvertes qui témoignent de contacts lointains.

Une puissante principauté

Ainsi, le style du bâti, les échanges commerciaux au long cours et la présence de biens d'importation soulignent l'importance de la ville, qui était manifestement une capitale régionale depuis les débuts de l'âge du Bronze. Un statut que confirment ses dimensions, puisqu'elle est au moins deux fois plus grande que les agglomérations des environs. La cité concentrait les fonctions – une organisation politique, un contrôle des surplus agricoles, des artisans spécialisés, un commerce au long cours –, ce qui empêchait sans doute les cités voisines de se développer.

En fin de compte, nous voyons que la cité installée sur la colline qui allait devenir Hissarlik était une puissante principauté. Les sociétés de l'âge du Bronze étaient typiquement des sociétés lignagères à aristocratie guerrière. La population non aristocratique vivait dans la basse ville ou dans les environs, tandis que l'acropole était largement réservée à l'élite aristocratique. Les maisons isolées à rez-de-chaussée sans fenêtres font penser aux tours des familles de notables des villes médiévales : il semble clair que chacun devait se défendre lui-même. Peut-on voir là un indice du fait que la question du pouvoir n'avait pas encore été tranchée en faveur d'une dynastie stable ?

Quoi qu'il en soit, vers 1300 avant notre ère, la cité Troie VI a été détruite. Dörpfeld a interprété les traces d'incendie qui l'attestent, sur l'acropole et dans la basse ville, comme des traces de guerre. C'est la raison pour laquelle cet archéologue a assimilé la strate Troie VI à la Troie d'Homère.

Mais ce n'était pas l'avis de Blegen. Selon ce dernier, les murailles fissurées, les murs abattus ou renversés de la fin de Troie VI sont la conséquence d'un tremblement de terre. Une théorie douteuse, nous semble-t-il, car après une telle catastrophe naturelle, on s'attendrait à observer une continuité de l'occupation, ce qui n'est pas le cas. En effet, après une telle catastrophe, les habitants d'une ville reprennent leur vie normalement. Or ce n'est pas ce qui se passe après Troie VI : les murailles de la citadelle n'ont pas été restaurées ; les

tours et portails ont été modifiés, voire agrandis. A-t-on profité de la nécessité de réparer pour mettre en œuvre des plans échafaudés depuis longtemps ? Ou a-t-on plutôt fait face à une menace agüe ?

En outre, de grands changements sont intervenus dans l'acropole : les maisons fortifiées isolées ont disparu ; à la place, tout un maillage serré de petites maisons à une ou deux pièces serrées a envahi la surface où s'élevaient auparavant les grandes bâtisses aristocratiques. Toute une série de maisons appuyées sur les murailles enserrait l'espace intérieur de l'acropole. De grandes jarres – des *pithoi* – étaient enterrées dans le sol de beaucoup de ces modestes maisons : manifestement, constituer des réserves était devenu important.

Le caractère minimaliste de ce bâti a poussé Dörpfeld à supposer que la citadelle n'abritait plus le souverain et sa parenté, mais plutôt de simples citoyens. Blegen, lui, pensait que Troie se blottissait désormais derrière ses murs dans l'attente d'une attaque, hypothèse qui satisfait trop son désir de prouver le caractère historique du récit homérique.

De fait, les fouilles les plus récentes contredisent la thèse de Blegen. À l'époque de Troie VIIa, la ville basse n'était pas dépeuplée. Au contraire, on y construisait plus densément, parfois même avec des murs mitoyens. À la fin de la période de Troie VI ou au début de celle de Troie VIIa, le fossé défensif a été comblé. Un nouveau fossé a été creusé dans la roche plus de 100 mètres plus loin. Son parcours ne peut qu'être partiellement restitué, car pendant la période gréco-romaine, l'établissement d'une carrière à l'est de la ville l'a détruit. Il est cependant clair qu'au début de Troie VIIa, la ville avait dépassé sa taille initiale et couvrait désormais 30 hectares ou plus.

L'étude des sols de cette époque par les archéobotanistes montre en outre que les habitants de la ville se sont mis à cultiver des terrains plus élevés et plus secs, et pas seulement ceux de la vallée du Scamandre (le fleuve évoqué par Homère) comme auparavant. L'agriculture se développait donc. Aujourd'hui, nous pensons que les *pithoi* des maisons de l'acropole ne servaient pas à garder des réserves en prévision d'un

éventuel siège, mais plutôt à contrôler les excédents. Les biens d'importation démontrent que des relations commerciales s'étaient établies avec la Grèce mycénienne et la Méditerranée orientale ; on s'était mis aussi à produire des objets de style mycénien dans la ville. Des fouilles à Chypre et

pièces attenantes contenant des jarres de stockage. Le sceau minoen (crétois), les bijoux, le pot en forme de taureau et la statuette de bronze découverts dans une petite pièce située à l'arrière du bâtiment suggèrent un sanctuaire domestique.

Malheureusement, la plus grande partie de la ville basse de la période Troie VIIa se trouve sous l'Ilion gréco-romaine. Nous n'avons pour le moment aucune nécropole datant de Troie VII qui pourrait nous renseigner sur la société troyenne. Notons cependant que des produits d'importation, de la céramique mycénienne ou des perles de faïence par exemple, ont été retrouvés dans les couches archéologiques de la basse ville de cette période.

Une modeste découverte nous fournit un vague indice sur la société locale pendant cette période : une série de stèles mesurant jusqu'à deux mètres de haut dressées devant la porte sud. Ce genre de pierre sans sculpture ni décoration caractérise en effet les lieux de culte d'époque hittite. S'agit-il là d'une trace archéologique à mettre en rapport avec les mentions de Wilusa dans les tablettes hittites ? Dans le contrat d'Alaksandu en effet, les dieux de Wilusa sont pris à témoin. Le nom de l'un d'eux, *...appaliuna* (les signes commençant le mot ne sont pas conservés), rappelle Apollon qui, selon Homère, avait pris parti pour les Troyens. Il est possible que les stèles aient été une marque de révérence à ce dieu. Une autre divinité nommée KASKAL.KUR (les majuscules traduisent la transcription de certains idéogrammes) était liée, selon les experts, aux écoulements souterrains d'eau, ce qui pourrait correspondre à la caverne-source.

Des pointes de flèches ont été découvertes tout autour de la Maison de la terrasse ainsi qu'en d'autres endroits de la basse ville. Les indices caractéristiques d'une attaque ? C'est possible, mais pourquoi alors n'en a-t-on retrouvé qu'une seule dans la citadelle ? Certains chercheurs supposent que la basse ville aurait empêché de tirer directement sur la citadelle en augmentant la distance à franchir. Et malheureusement, la forme des pointes de flèches ne permet pas de les associer à une culture, par exemple à celle de Mycènes.

Des tas de petites pierres trouvés dans la basse ville constituent aussi des indices

**Des
pointes
de flèches ont été
découvertes tout autour
de la Maison de la terrasse
ainsi qu'en d'autres
endroits de la basse ville**

au Levant ont montré que l'on exportait en outre de la « céramique grise d'Anatolie occidentale » (voir la photographie page 30). En plus d'une industrie textile, la ville avait désormais une industrie métallurgique, ce que documentent les moules retrouvés.

La hiérarchie sociale manifestée par les résidences de familles aristocratiques à l'intérieur de l'acropole de la Troie VI n'existait plus. Pourquoi ? On l'ignore, mais l'idée de Dörpfeld selon laquelle de simples citoyens habitaient l'acropole est exagérée : une forte muraille continuait à séparer les habitants de la citadelle de ceux de la ville basse. Une maison de la ville basse de cette période – la Maison de la terrasse (voir l'illustration page 27) – illustre que d'autres gens que de simples paysans ou artisans habitaient hors de l'acropole. Sa structure est en effet bien plus compliquée que celle des autres bâtiments de la ville basse : elle comportait un hall d'entrée pavé de pierres plates, une pièce principale dotée d'un foyer et des

de guerre, car on les interprète comme des projectiles de fronde préparés pour défendre la ville. Leur taille peut certes faire penser à cet usage, mais les projectiles de fronde typiques de l'âge du Bronze – en plomb ou en céramique –, avaient une forme ovale appointée. Trouvée dans une maison derrière la porte 6, une réserve de ces projectiles prouve que dans la ville de l'époque Troie VI, on en utilisait aussi.

Même si cette vision d'ensemble de la Troie VIIa semble hétérogène, les destructions massives constatées suggèrent des événements guerriers. Peu après 1200, pendant la phase Troie VIIb1, on ne procéda pratiquement à aucune réparation, ni à la construction de nouveaux bâtiments. Cela donne l'impression que la population était décimée, situation peut-être due à une guerre ou à une épidémie.

Un choc surmonté au bout d'un demi-siècle

Ce n'est qu'au bout d'un demi-siècle que la ville a surmonté le choc. Au cours de la phase notée Troie VIIb2, qui va à peu près de 1150 à 1050, de nouvelles maisons sont apparues partout dans la citadelle ; certaines intégraient les ruines des anciennes. Leurs implantations étaient souvent irrégulières et elles comportaient fréquemment plusieurs pièces, parfois disposées autour d'une cour. La construction était si serrée qu'il subsistait très peu de place pour des ruelles.

En dehors de l'enceinte de la citadelle, on a aussi construit des bâtiments, certains appuyés sur la muraille, auxquels on accédait manifestement depuis le toit. Nous les interprétons comme des entrepôts. Comme le niveau du sol autour des remparts s'était élevé du fait des décombres, la muraille a été rénovée et agrandie. Certaines des portes n'étaient plus en usage, mais la porte sud, avec sa route pavée, a été entretenue.

Il est intéressant de noter l'apparition d'un nouveau type de céramique lors de la phase Troie VIIb1. Produite sans tour de potier, cette « céramique barbare » (voir la photographie page 30), comme la céramique à mamelons de la phase Troie VIIb2, rappelle le style et l'ornementation de la céramique des Balkans du sud que l'on employait depuis le bas Danube jusqu'en Thrace du sud. Une telle innovation implique une évolution des

façons de manger et de boire. Les céramiques indigènes typiques de Troie VI ne disparurent pas complètement, de même que celles de style mycénien, mais la présence de nombreux éléments étrangers montre que de nouvelles populations ont dû arriver.

Abandon de la ville après 1050

Le renouveau de la ville n'a cependant pas duré longtemps. Après 1050, la citadelle a été abandonnée, quelques maisons mises à part. Et une fois de plus, le site ne nous fournit pas de réponses claires quant aux causes de cette désaffection. Les traces d'incendie et les pointes de flèches suggèrent une guerre, mais l'état de conservation des maisons de cette époque – leurs murs mesurent parfois encore deux mètres de haut – va à l'encontre de cette idée, comme à celle d'une catastrophe naturelle. Il semble donc que la plupart des habitants de la citadelle sont simplement partis.

Quelques-uns sont restés et ont entretenu leurs maisons. Une nouvelle ère débuta, qui se lit dans la vaisselle ordinaire : de la céramique protogrecque, qui atteste une influence culturelle hellène au cours des siècles obscurs qui commencent après 1200. Dans les débris de l'agglomération, cette vaisselle protogrecque avoisine la céramique traditionnelle et marque la transition entre l'âge du Bronze tardif et l'âge du Fer. Tant dans la ville que dans son voisinage, c'est-à-dire sur la presqu'île de Gallipoli, les archéologues ont retrouvé les traces d'usages locaux et de nouvelles coutumes, ce qui prouve la cohabitation des populations locales avec des groupes immigrés – un phénomène fréquent dans la région.

On trouve au sud de la muraille les traces d'un sanctuaire : cercles et rangées de pierres, et fosses contenant des offrandes. Ce sanctuaire sera agrandi au cours des siècles suivants. Au VIII^e siècle avant notre ère apparaissent quelques maisons hors de la citadelle. Mais on ignore quand a été fondée l'Ilion gréco-romaine.

En somme, qu'avons-nous appris ? Aujourd'hui, nous sommes sûrs que la cité occupant le tell d'Hissarlik était à l'âge du Bronze la capitale de la région. Toujours très fortifiée, son acropole a été



CETTE STATUETTE DE BRONZE

a été trouvée dans l'une des pièces de la « Maison de la terrasse » et était accompagnée d'autres objets qui suggèrent un usage cultuel.



DE LA CÉRAMIQUE d'Anatolie occidentale (*ci-dessus à droite*) était exportée par la ville de Troie après la catastrophe de la fin de Troie VI (vers 1300 avant notre ère). La cité s'est à nouveau dépeuplée vers 1200. On y a ensuite commencé à produire de la « céramique barbare » (*ci-dessus*). Parce que la ville avait désormais de nouveaux habitants ?



souvent détruite, puis reconstruite de façon à la renforcer encore. À l'âge du Bronze final, la citadelle était entourée par une basse ville fortifiée elle aussi.

Un site qui présente de telles caractéristiques correspond bien aux descriptions d'Homère. Mais si cette cité peut être identifiée à la Troie de *L'Iliade*, la guerre de Troie a-t-elle pour autant eu lieu ? Nous ne pouvons aujourd'hui en être sûrs. D'après les données archéologiques, l'idée qu'une telle guerre correspondrait à la fin de Troie VIIb (vers 1050 avant notre ère) semble improbable. En revanche, on ne peut écarter la possibilité qu'une guerre ait éclaté et détruit la ville vers 1300 (fin de Troie VI) ou vers 1200 (période Troie VIIa).

Une possible guerre vers 1300 ou vers 1200

Si l'on prend en compte les sources hittites et que l'on identifie Wilusa avec l'Ilion d'Homère, alors un conflit entre les Mycéniens et des Troyens alliés des Hittites est envisageable vers la fin de Troie VIb et la fin de Troie VIIa. La dernière option possible placerait la guerre de Troie après la chute de la civilisation mycénienne (vers 1100 avant notre ère), à laquelle appartenaient les attaquants supposés de Troie.

Plusieurs spécialistes de la culture mycénienne pensent que les événements décrits par Homère, s'ils sont réels, se seraient déroulés vers 700 avant notre ère. Ils avancent deux arguments pour l'affirmer. D'une part, les descriptions contenues dans *L'Iliade* et *L'Odyssée* correspondent avant tout à l'âge du Fer.

D'autre part, selon eux, une tradition orale ne se maintient en général guère plus de trois générations.

Ces arguments ne nous convainquent pas. On sait bien en effet que dans de nombreuses cultures récentes, des bardes entraînés transmettaient des épopées datant de plusieurs siècles. Il s'agit de récits d'âges variés, qui ont été entremêlés en fonction des désirs et des conceptions du public auquel ils étaient destinés. Le récit des origines du groupe et de ses actions lointaines y domine toujours. D'autres éléments s'ajoutent, tels des idéaux, des valeurs associées, des liens de parenté, des éléments religieux...

L'œuvre d'Homère présente aussi ces caractéristiques : elle regorge d'éléments historiques choisis parce qu'ils renforcent l'identité de ses destinataires. Ce même phénomène peut être mis en évidence partout où des sources indépendantes permettent d'étudier un mythe, qu'il s'agisse par exemple du chant des Nibelungen, interprété dans le cadre de nos découvertes sur les grandes migrations barbares, ou de l'Ancien Testament considéré à la lumière de l'archéologie et de l'histoire des Hébreux. Dans tous ces cas, les vérités historiques se mêlent à l'imaginaire.

De même, les conflits armés de l'âge du Bronze ont formé le germe des sagas grecques. Il est donc très hasardeux de vouloir accorder l'archéologie, les textes et les récits héroïques grecs. Certes, tant l'archéologie que les sources écrites se rapportent au même site et à peu près à la même époque, mais elles sont en réalité comme les deux faces d'une médaille : complémentaires, mais différentes. ■

■ BIBLIOGRAPHIE

E. Pernicka et al. (dir.), *Troia 1987-2012 : Grabungen und Forschungen III. Troia VI bis Troia VII*, Monographie *Studia Troica* n° 7, Habelt, Bonn, à paraître en 2018.

C. B. Rose, *The Archaeology of Greek and Roman Troy*, Cambridge Univ. Press, 2014.

J. Latacz, *Troy and Homer. Towards a Solution of an Old Mystery*, Oxford University Press, 2004.

C. Babin, *Rapport sur les fouilles de Monsieur Schliemann à Hissarlik, Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 34, n° 4, 1890.

Où lirez-vous la presse quand les ordinateurs auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.

Aujourd'hui, vous êtes 95 % à nous lire sur papier au moins une fois par mois*

Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com

POUR LA
SCIENCE avec

#DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM